

# Inde-Angleterre, le couple impossible

**E.M. Forster.** Une belle réédition permet de redécouvrir le roman phare du Britannique. Une plongée dans les mystères du sous-continent entre parcours initiatique et choc des orgueils.

ALAIN FAVARGER

u

Une part précieuse du plaisir de la littérature tient dans le retour aux classiques. Soit par le biais de la relecture d'un livre apprécié autrefois que l'on redécouvre sous un autre jour, permettant de retrouver les sensations anciennes tout en en goûtant d'autres, alors insoupçonnées. Soit par la découverte d'un texte que l'on s'était promis de lire, sans se décider à y aller, et qui soudain s'impose comme une évidence, une vraie révélation.

La *Route des Indes* (*A Passage to India*, 1924) d'Edward Morgan Forster fait partie de ces livres qui à la fois imprègnent et ravissent l'imaginaire. Dernier roman de celui qui avec Bertrand Russell, Lytton Strachey ou Leonard Woolf fit partie du cercle rebelle et pacifiste des Apôtres, devenu plus tard le «groupe de Bloomsbury», ce texte est aussi le plus complexe de l'auteur. L'histoire d'un défi. Ou comment un intellectuel libéral et anticonformiste, formé à Cambridge, tente de rendre compte de sa fascination pour l'Inde et de la confrontation de deux univers diamétralement différents. L'Inde anglaise, imbuée d'elle-même face à l'Inde hindoue, musulmane, déconcertante, insaisissable où couvent les ferments de la révolte.

D'emblée l'incipit du roman électrise le lecteur en l'immergeant dans l'atmosphère d'une ville indienne imaginaire, Chandrapore, au bord du Gange. Des venelles encombrées d'immondices, des temples banals, des bazars bouchant la vue du fleuve. Quelques belles maisons, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'époque florissante de la ville. Pour le reste, c'est un morne alignement de baraques, de rues sales traversées de gens à la peau sombre ou grise, comme pétrie «de boue mouvante». Sur les hauteurs se déploie le quartier européen comme une petite cage dorée avec ses bungalows et son club de briques rouges.

C'est dans ce décor que débarquent Mrs. Moore et Miss Adela Quested. La première, une vieille dame douce et bienveillante, pense marier la seconde, une Anglaise vive et curieuse, à son fils, magistrat à Chandrapore. Les choses ne se pas-



Dans une ville imaginaire au bord du Gange, le roman de Forster déroule une fiction haletante. SIMON COSTE

sent pas tout à fait comme prévu et l'appétit de découverte des deux femmes, qui veulent voir la vraie Inde, révèle vite la suffisance et les préjugés de la petite colonie locale.

## Injuste accusation

A partir de cette trame, Forster déroule une fiction subtile et haletante dont la réussite est de juxtaposer deux mondes aussi différents qu'antagonistes. Avant d'aller lui-même en Inde comme touriste en 1912, puis comme secrétaire d'un maharajah en 1921, l'écrivain avait déjà tout un bagage de connaissances. Au contact de l'un de ses étudiants indiens de Cambridge, la perle de l'empire avait commencé à faire miroiter à l'intellectuel anglais ses premiers sortilèges. D'où l'extrême finesse des descriptions, à la fois des lieux et des personnages, qui feront le tissu même de l'œuvre.

Dans le roman, un jeune médecin veuf de la communauté musul-

mane, le Dr Aziz, incarne toute la fierté et les aspirations indiennes à l'indépendance. L'intelligence du romancier est d'avoir su mettre cette dialectique en mouvement au fil d'une narration prenante.

Aziz, très ironique à l'égard de l'arrogance de l'élite coloniale, s'offre néanmoins, flanqué de son ami hindou Godbole, à guider les deux Anglaises dans leur désir d'aller à la découverte de l'âme indienne. La visite des grottes voisines de Marabar, qui doit en être le symbole, est entachée d'un incident au terme duquel le docteur se voit accuser de viol à l'encontre d'Adela. Une accusation injuste, suivie d'un procès qui transforme ce fait divers en miroir de toutes les tensions sur place entre les dominants et les dominés. Cœur et nerf de l'intrigue, l'affaire révèle chacun à sa vérité.

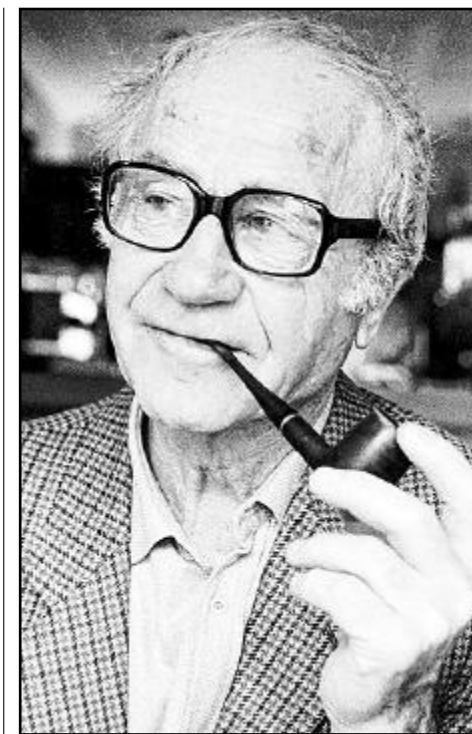
Le roman fonctionne alors comme un jeu de contrastes où, à la morgue des uns répond le sens du

raffinement et de la civilisation des autres.

## Un roman prémonitoire

Les séquences s'enchaînent en une suite très rythmée qui montre l'univers factice des colons, figés dans leurs habitudes et leurs privilèges. Le monde des Indiens dévoile ses complexités, ses rites, sa sensualité troublante, mais aussi ses divisions, le poids des castes et des traditions comme celle des mariages arrangés. Cependant que l'épisode des grottes, lourd de menaces et chargé de connotations sexuelles, constitue l'apothéose d'une tension savamment distillée par l'auteur. Sans oublier le dialogue prémonitoire qui, à la fin de ce livre publié en 1924, annonce que l'Inde, suite à la prochaine guerre en Europe, acquerra son indépendance!

> **E.M. Forster**, *Route des Indes*, trad. par Charles Mauron, Ed. Le Bruit du temps, 455 pp.



OSCAR PEER

## La dure tranquillité d'un roman des Grisons

DANIEL FATTORE

Tout commence dans le calme plombé des funérailles. Puis la pression s'installe, insidieuse. C'est que le fils du défunt, Chasper, hérite des dettes de bistrot de son père, et pourrait se voir obligé, pour les éponger, de quitter sa maison...

Ce n'est pas tous les jours que le lectorat romand lit un roman traduit du romanche. L'écrivain grison Oscar Peer (PHOTO DR) et son traducteur Walter Rosselli offrent, avec *La vieille maison*, un regard rare sur une certaine société, présentée dans un flou temporel qui la rend immémoriale tout en l'ancrant dans son passé.

*La vieille maison* relate les démarches de Chasper pour obtenir l'argent requis pour garder la maison où il vit, même si elle ne lui appartient pas et semble avoir sa vie propre: «Il y a des maisons qui disent oui et d'autres qui disent non», suggère l'auteur. Autour de Chasper, homme en détresse financière, évoluent des personnages intéressés, manipulateurs, jamais amicaux au point de faire un geste concret.

Ce roman en demi-teinte présente une vision de la vie dans les Grisons, une région où l'on mange des «plains» et où les gens s'appellent Curdin, Johanna ou Henrietta. L'auteur excelle à faire émerger, sans passion déplacée, la cruelle réalité des rapports humains. Celle-ci est pondérée par de belles pages bucoliques où les sentiments naissent dans des champs de fleurs. *La vieille maison* laisse le souvenir d'un ouvrage qui dépeint avec une dure tranquillité la tragique ingratitude des êtres humains. I

> **Oscar Peer**, *La vieille maison*, Ed. Plaisir de lire, trad. du romanche par Walter Rosselli, 167 pp.

## chronique

# La «bataille de Berne» sévit entre rappeurs

**Outre-Sarine.** Étonnant, comme les rappeurs alémaniques sont souvent Bernois. Et comme ils n'hésitent pas à dire du mal les uns des autres. Mais aussi, parfois, à faire de très bons disques.

ARIANE GIGON

Evidemment, c'est presque impossible à traduire. Et lorsque ça l'est, le vocabulaire employé ne peut que difficilement être imprimé dans un journal. Mais la chose est connue: ce n'est pas pour leur joliesse que les textes de hip-hop, parfois, brillent. Un échange musclé entre Bernois – qui forment l'épicentre du rap suisse, selon une critique – fait couler beaucoup d'encre. D'un côté, les excellents Desmond Dez et Tommy Vercetti, de l'autre, Knackeboul, qui anime une émission de reprises entre rappeurs et chanteurs de variété, et que le duo accuse de trahir le hip-hop. Un

vrai «beef», comme disent les vrais rappeurs.

Le duo a dû s'expliquer, la «victime» a dû hausser les épaules. Les premiers se sont vu reprocher de vouloir doper les ventes de leur premier album commun, *Glanton Gang*, le deuxième de tenir des prêches un peu naïfs sur l'asile. Mais, dans le même temps, le nouvel album et ses auteurs ont suscité tout autre chose: un nouvel état des lieux du hip-hop alémanique et une quasi-unanimité: *Glanton Gang* est un album qui fera date, avec d'excellents textes, des rythmes de qualité et même des clips vidéos bien loin du bricolage d'usage dans le genre.

Comment pourrait-il en être autrement, est-on tenté de penser, avec un titre d'album inspiré de *Méridien de sang*, le terrible et très fort roman de Cormac McCarthy, que les deux Bernois disent être leur préféré, et dont une citation figure aussi dans l'intro? Graphiste de profession pour l'un, universitaire pour l'autre, 32 et 33 ans au compteur, les deux rimeurs ont des lettres, et de la classe.

«Le couple de rêve du hip-hop suisse a un nouveau bébé», a titré *20 Minuten*. «La deuxième vague du rap suisse roule», analyse la *Schweiz am Sonntag*, qui estime que l'al-

bum «atteint une brillance intellectuelle et une radicalité jusqu'ici inconnues en Suisse». Certaines trouvailles font tilt, comme «facebook, le Louvre virtuel de notre hédonisme», qui dénonce «l'être humain transparent».

Les emprunts, caractéristiques du genre, sont fulminants, avec, notamment, un début *Watch out for the riders* (*Guettes les cavaliers*, la police en l'occurrence) qui donne le ton. Les cuivres pourraient même évoquer les ambiances mexicaines chères à McCarthy – mais lorgnant, parfois, sur le sirupeux, c'est aussi une faiblesse de l'album.

Alors, un gag de marketing, l'attaque contre le collègue animateur de télévision? «Faire rire, se moquer, c'est drôle une demi-heure, mais ça ne pousse personne à s'in-

téresser à notre travail. Nous ne sommes pas des clowns», ont expliqué les deux rappeurs sur joiz.ch. Si ce n'est qu'un prétexte marketing, c'est du sérieux... I



La pochette de «Glanton Gang». DR